



## STEFAN ZWEIG EN 4 DATES

**1881** — Naissance le 28 novembre à Vienne, en Autriche-Hongrie, d'une famille juive originaire de la Moravie, aujourd'hui en République tchèque.

**1919** — Il s'installe à Salzbourg, en Autriche. C'est là qu'il écrira les livres qui lui apporteront une renommée mondiale.

**1933** — Les nazis arrivent au pouvoir en Allemagne. Les livres du "Juif" Zweig sont brûlés en autodafé à Berlin et dans d'autres villes. Lorsqu'en 1934 l'Autriche succombe à son tour, il part pour Londres. En 1940, il devient citoyen britannique. La même année, il part pour les États-Unis puis pour le Brésil.

**1942** — Stefan Zweig et sa femme, Charlotte Elisabeth Altmann, mettent fin à leurs jours le 22 février à Petrópolis, dans l'État de Rio de Janeiro. Dans sa lettre d'adieu il écrit : "Le monde de mon langage a disparu pour moi, et ma patrie spirituelle, l'Europe, s'est détruite elle-même."

sont faites plus pressantes dans les années 1930, alors que le continent basculait vers la guerre. Et lorsqu'elle a éclaté, il n'a pas pu entretenir en lui l'espoir qu'il avait fait germer chez les autres. Dans *Le Monde d'hier*, une complainte composée vers la fin de sa vie sur la Vienne cosmopolite fin de siècle de son enfance, Zweig déclare l'Europe "perdue", alors qu'il la voit se déchirer pour la seconde fois de son vivant. En 1942, Zweig et sa jeune épouse se sont suicidés dans leur ville d'adoption, Petrópolis, nichée sur les hauteurs de Rio de Janeiro.

En 1951, moins d'une décennie après son suicide, six pays européens acceptent d'unifier leur production d'acier et de charbon [Communauté européenne du charbon et de l'acier], créant un club qui aboutira au projet européen que Zweig a si longtemps appelé de ses vœux. Une organisation assise sur de si prosaïques fondations n'aurait certes pas enflammé l'imagination de l'écrivain raffiné (et, en dépit de son formidable brassage paneuropéen, Bruxelles ne sera jamais la Vienne de Zweig). Mais du moins cette organisation s'efforçait-elle de réaliser par les voies bureaucratiques ce que Zweig avait espéré atteindre par l'éducation et la culture : rendre une guerre entre la France et l'Allemagne non seulement impensable, mais tout bonnement impossible.

**Aveuglement.** Ce mythe fondateur de ce qui devait devenir l'UE demeure très présent à l'esprit de ses dirigeants actuels. Donald Tusk, le président du Conseil de l'Europe, évoquait [en octobre 2016] dans un discours la mise en garde de Zweig : que ceux qui sont pris dans la tourmente de grands changements historiques ne les reconnaissent jamais dès leurs prémisses. M. Tusk déplorait "le piège du fatalisme" dans lequel, disait-il, sont tombés les politiciens modérés d'aujourd'hui face à la menace du populisme. À l'époque de Zweig, ajoutait-il, "les tenants de l'ordre libéral ont abandonné presque sans combattre, bien qu'ils eussent toutes les cartes en main".

Les vieux briscards de Bruxelles déplorent l'absence de vision de l'actuelle génération de dirigeants, comme si un clone de Helmut Kohl, de François Mitterrand ou de Jacques Delors pouvait suffire à remettre l'Europe d'aplomb. Mais il n'y a pas que chez les politiciens que le souvenir des années 1940 s'estompe. En rendant impossible une guerre entre ses membres, l'UE a affaibli le pilier même qui

la porte. Faut de mission aussi exaltante, d'aucuns remettent aujourd'hui en question le sacrifice de la souveraineté nationale qu'exige l'adhésion à l'UE.

Les crises de ces dernières années apportent une réponse. S'il est vrai que l'UE ne doit une partie de ses maux qu'à ses propres erreurs, elle a aussi été confrontée à d'autres défis venus de l'extérieur qui appelaient une réponse concertée. Sans l'UE, la menace russe serait bien plus grave et les États, empêtrés dans leurs désaccords, auraient eu encore plus de mal à faire face à la crise des migrants. Le changement climatique et le terrorisme exigent une gestion concertée. En dépit des faux pas de l'UE, les problèmes de l'Europe seraient plus difficiles à régler si elle n'existait pas.

**Arrogance.** Le message de Zweig est à ce titre doublement séduisant. Son obstination à comparer l'histoire européenne à un mouvement de balancier, oscillant au fil des siècles entre un tribalisme ombrageux et le désir de coopération, rassure ceux qui ont peur en leur rappelant que la désunion actuelle pourrait n'être que provisoire. Ses critiques cinglantes des politiciens mesquins de son époque font écho au mépris dans lequel les proeuropéens d'aujourd'hui tiennent leurs dirigeants. "L'idée européenne, écrivait Zweig, est le fruit patiemment mûri d'une pensée élevée." À Bruxelles, nombreux sont ceux qui trouvent admirable l'arrogance de cette maxime.

Cela étant, comme l'admettait Zweig, une entité supranationale ne pourra jamais gagner aussi bien qu'une nation le cœur des citoyens. La solution que proposait le romancier – une capitale européenne tournante, avec des événements et des festivités visant à reproduire les spectacles nationaux – a fini par s'imposer, ne serait-ce que sous une forme édulcorée. Hélas, le système des capitales européennes de la culture n'a pas encore élevé les Européens à l'état de conscience supérieure qu'il espérait.

Il y a dix ans, le danger qui guettait l'Europe était un élégant déclin qui finirait par lui ôter sa raison d'être. Depuis, le risque de désintégration s'est aggravé. L'UE, singulière institution s'il en est, n'a pas encore trouvé la recette pour susciter le besoin d'une autorité centrale dotée de l'énergie démocratique des États-nations. Les urgences actuelles rendent cette tâche d'autant plus pressante. Mais les défis auxquels est aujourd'hui confrontée l'Europe riche, libre, démocratique et largement pacifique, ne sont pas les mêmes que dans les années 1930. Stefan Zweig a placé une citation de Shakespeare en épigraphe du *Monde d'hier* : "Faisons face au temps comme il vient et change." Sur ce point, au moins, il avait raison. —

Publié le 20 décembre 2016

"L'idée européenne est le fruit patiemment mûri d'une pensée élevée."  
Stefan Zweig

—The Economist (extraits) Londres

Après cette année des plus sombres pour l'Europe, les années 1930 sont dans tous les esprits. Les relations de confiance entre les nations s'effiloquent et le euphoric qui voudrait que l'Union européenne ne progresse qu'en temps de crise est mis à mal. Un eurocrate paniqué m'a même confié qu'il redoutait une nouvelle guerre franco-allemande.

Dans ce climat de morosité, il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les Européens ressortent Stefan Zweig de leurs étagères poussiéreuses. Auteur de romans, de biographies et de pamphlets politiques, cet écrivain prolifique et remarquablement populaire en son temps incarnait l'idéal de l'Européen cultivé de l'entre-deux-guerres. Ce Juif qui avait vu les nazis brûler ses livres a choisi l'exil – d'abord de sa patrie, l'Autriche, en 1934, puis de l'Europe.

Zweig avait ce mépris de l'esthète pour la vulgarité routinière de la politique, mais ses exhortations à une unité de l'Europe se